

Une pensée et un engagement

Entretien avec Germaine Tillion

Par Claire Mestre et Marie Rose Moro

Le parcours de Germaine Tillion est remarquable tant sur le plan scientifique que sur le plan de son engagement pour les grandes causes de notre siècle.

Germaine Tillion, directeur honoraire à l'École des Hautes Études en Sciences sociales (EHESS), a d'abord fait plusieurs séjours dans l'Aurès entre 1934 et 1940 comme jeune ethnologue. Dès son retour, elle organise un des premiers groupes de résistance de la France occupée : le réseau du musée de l'Homme. Elle est arrêtée et déportée à Ravensbrück où elle perd sa mère. En tant qu'historienne, elle enquête sur les crimes de Hitler puis de Staline de 1945 à 1954. En 1955, elle crée à Alger les Centres Sociaux, œuvre à laquelle elle tient le plus. À partir de 1957 en Algérie, elle participe à une enquête internationale sur les lieux de détention français, et lutte contre la torture, la peine de mort et la guerre. Dans le même temps, elle travaille à l'obtention du droit de préparer des examens dans les prisons de France. À partir de 1962, elle participe à de nombreuses missions scientifiques dans le monde. Bien sûr, elle publie des textes importants tant sur l'Algérie et le Maghreb, que sur la déportation, et ses interventions dans l'espace public sont toujours remarquables.

Claire Mestre et Marie Rose Moro (**L'autre**) : Dites-nous d'abord d'où vous venez, d'où vient votre famille ?

Germaine Tillion (**G.T.**) : Ma famille du côté de maman vient du Cantal et du côté de mon père, elle vient du Charolais, de Charolles exactement.

L'autre : Deux familles bien ancrées dans la tradition française et au cœur de la France...

G.T. : Tout à fait. Du côté de maman un de mes aïeuls était maire de leur village à l'époque de la révolution française.

L'autre : À l'époque où la mairie se transmettait de père en fils.

G.T. : Du côté de maman, ils étaient maires de leur village avant la révolution. Quand la révolution a créé les mairies élues, les paysans ont dit qu'ils avaient déjà un maire et qu'ils allaient voter pour lui. Mon quatrième aïeul a donc installé la mairie dans une pièce de sa maison et quand il est mort, la maison, les bâtiments et les terres ont été au fils aîné, propriétaire également de la mairie et automatiquement élu maire. Ensuite l'aîné des petits-fils a été à son tour troisième héritier du local de la mairie, puis élu maire, ensuite le quatrième qui était donc mon arrière-grand-père a été à son tour élu maire. Et mon grand-oncle, fils aîné du fils aîné du fils aîné du fils aîné a fait construire la première mairie en 1906. Jusqu'en 1906, le village n'a pas eu de mairie sauf une pièce dans la maison de mes arrière-arrière-grands-parents, maison construite au XVI^e siècle pour un maire non élu, mais héréditaire. Du côté de papa, voilà mon quatrième aïeul (montrant une gravure). Nous avons son laissez-passer daté de 1792 lorsqu'il est venu à Paris pour acheter la corbeille de mariage de sa femme, donc en pleine révolution !

L'autre : Quand on vient d'une famille aussi ancrée dans le territoire français comment naît ce goût pour les rencontres avec d'autres cultures, avec l'altérité, la différence ?

G.T. : J'ai commencé par me passionner pour la préhistoire. Et la préhistoire m'a amenée à me passionner pour l'ethnologie. Et c'est l'ethnologie qui m'a interrogée sur les rapports entre les différentes populations du globe terrestre, qui ont à coup sûr énormément circulé. À l'arrivée des Gaulois, des populations vivaient dans les montagnes les plus escarpées et les plus centrales de France, territoire refuge. Je présume que les premiers contacts de ces populations excessivement antiques ont dû être moins agressifs quoique... Je suis en train de lire un livre sur la guerre à l'époque de la préhistoire et on y retrouve des traces de violence sur des squelettes datés du néolithique, donc à une période où l'humanité est encore clairsemée... Je suis malheureusement amenée à penser que la violence n'est pas un phénomène récent mais un phénomène humain qui a existé dans notre passé et notre hérédité. Nous sommes vraiment le grand parasite terrestre. Il faut prendre les choses comme elles sont et essayer de vivre avec cette violence héréditaire qui fait partie de notre espèce ; nous pouvons quand même essayer de la contrôler.

L'autre : Il y a aussi un personnage important dans votre vie, c'est votre mère.

G.T. : Oui, absolument. Elle a été quelqu'un d'extraordinairement généreux, très aimée par tous les gens qui l'ont connue, d'une intelligence et d'un cœur exceptionnels. Tout ce que nous savons sur sa mort nous le tenons des SS, les seuls vrais témoins en qualité de bourreaux. Je vous trouverai la page dans le *Ravensbrück*...

L'autre : Votre mère a donc marqué votre destinée intellectuelle.

G.T. : Et aussi celle de ma sœur qui a voulu faire Sciences-Po, puis ensuite aller aux États-Unis où elle a passé un an dans un collège américain. Moi j'ai passé trois mois à Königsberg en Prusse Orientale. Là j'ai vu en décembre 32 et janvier 33, dans les actualités d'un cinéma prussien, Hitler présenter ses ministres à Hindenburg.

L'autre : Vous parliez l'allemand ?

G.T. : En réalité les Allemands ont fait beaucoup plus de français avec moi que moi de l'allemand avec eux.

L'autre : Et comment à cette période une femme devient-elle anthropologue ?

G.T. : À ce moment-là, il n'y avait pas de problème. C'est un institut international de Londres l'*International Institute of African languages and Culture*, qui a proposé le premier de nommer des anthropologues femmes chargées de mission. Un professeur allemand, un professeur anglais et un professeur français étaient les directeurs de cet institut international.

L'autre : Vous avez écrit d'ailleurs à ce sujet que les professeurs étaient en avance sur les politiques, vous le pensez toujours ?

G.T. : Oui, il suffisait de regarder une photographie du Sénat, c'était consternant : rien que des hommes barbus, de plus de cinquante ans... Quant à la violence humaine, il est certain qu'elle est essentiellement masculine : dans les statistiques des prisons, on trouve comme proportion douze ou treize hommes pour une femme. Les femmes en quelque sorte freinent la violence, pas seulement masculine, mais la violence tout court. L'adolescence masculine est particulièrement une période violente. Une politique dans laquelle il y aura un pourcentage de femmes freinera les violences. Depuis deux mille ans une génération y passe tous les trente ans et ce sont les gamins de 18 à 25 ans qui sont décimés. Il est certain que les femmes ont comme vocation de protéger les hommes et en particulier leurs grands garçons...

L'autre : Vous dites aussi que l'avilissement de la femme rejaillit forcément sur la condition masculine.

G.T. : Tout à fait. Les femmes sont en grande partie responsables de la condition de la femme, parce que ce sont elles qui élèvent les hommes. Dans le monde méditerranéen, c'est particulièrement évident car la femme y détient une primauté de relation avec ses fils ; c'est une espèce de vocation de la femme de conditionner l'enfant et surtout le petit garçon. Les deux sexes ont besoin l'un de l'autre les femmes pour protéger les hommes et les hommes pour valoriser les femmes. Qui, dans les pays d'Afrique du Nord en particulier, a fait instruire des petites filles ? Ce ne sont pas les mères, mais les pères.

L'autre : Donc le vrai changement, on y arrive par les femmes ou par les hommes ?

G.T. : À l'heure actuelle je pense que c'est plutôt par les hommes, parce que ce sont eux qui voyagent. Celui qui voyage peut être à l'origine d'un mouvement en avant.

L'autre : Pourtant dans la migration, on a le sentiment que les femmes revendiquent quelque chose...

G.T. : Maintenant oui... Mais au départ les femmes s'opposaient à la migration et ne voulaient pas venir en France. Maintenant elles y sont et nous sommes déjà à la deuxième génération de filles nées ici : une génération susceptible d'élever des enfants, filles et garçons, pour être des éléments du XXI^e siècle et non pas du VII^e ou du VI^e.

L'autre : Des citoyens en somme.

G.T. : Oui, des citoyens et des citoyennes.

L'autre : Revenons un petit peu en arrière. Dans l'Aurès, vous êtes restée longtemps, et avez vécu à l'intérieur du village. Vous n'avez pas évité la rencontre avec des hommes et des femmes qui avaient toute une représentation différente du monde, et qui vivaient de manière extrêmement différente.

L'autre : Qu'avez-vous ressenti : était-ce de la surprise, de la confusion ?

G.T. : Non pas du tout. J'avais déjà lu énormément : les livres principaux sur la culture berbère, des livres sur la culture africaine et sur les cultures anciennes mondiales. J'avais été l'élève de Mauss pendant plusieurs années et j'avais fait de la préhistoire, j'avais suivi des cours sur les civilisations et les religions orientales. J'avais fait de l'égyptologie, et en avais étudié la langue et l'écriture... Bref j'étais tout de même très introduite dans un monde historiquement cohérent et maghrébin.

L'autre : Vous aviez des bagages intellectuels...

G.T. : Oui, bien sûr. Quand j'ai commencé à regarder de très près la population, ou plutôt les structures sociales de la région où je me trouvais, ce qui m'a le plus frappée ce sont les analogies avec les structures des civilisations françaises du Moyen Âge. Je les connaissais particulièrement bien parce que j'avais été non seulement l'élève de Marcel Mauss mais aussi l'élève de Jean Marx qui était un spécialiste des traditions celtiques du Moyen Âge. J'avais étudié avec lui la littérature et des contes du Moyen Âge dans lesquels on retrouve les structures païennes des premiers Irlandais.

L'autre : En fait, vous avez fait tout un travail de rapprochement...

G.T. : C'était frappant de confronter les structures de la population moyenâgeuse du nord de la France à celles du sud, et faire aussi des rapprochements entre le nord et le sud de la Méditerranée. Nous avons toute une série de documents historiques sur le sud méditerranéen, grâce aux historiens latins et aussi à Hérodote, le grand Hérodote qui nous présente ce qu'on sait de plus ancien sur les Berbères, cinq siècles avant Jésus-Christ. Ces structures de cinq siècles avant Jésus-Christ, on les retrouve au fond dans Pagnol.

L'autre : Il y avait une sorte de familiarité pour vous.

G.T. : Oui, bien sûr.

L'autre : Avec l'idée que la Méditerranée finalement c'est un concept unique...

G.T. : C'est un lac, oui. Les populations humaines terrestres ont été continuellement en contact. La période d'il y a trente mille ans est une période où on suit les grandes migrations humaines. C'était hier quand nous pensons que l'humanité remonte à plusieurs millions d'années. Nous savons que les Amérindiens sont arrivés relativement récemment au nord de la Chine en Amérique. Dans la Méditerranée, le néolithique, c'est au plus il y a dix mille ans et il s'étale sur cinq mille ans. Les hommes y ont fait une découverte sensationnelle : planter des graines, les utiliser pour faire du pain ou de la galette et les conserver dans des greniers jusqu'à la récolte suivante. De l'autre côté de l'Océan qui, dans ce temps-là paraissait infranchissable, d'autres hommes « apprivoisaient » le maïs. Ils étaient venus d'Asie avec leurs chiens, quand ils sont passés par le nord au moment d'une des dernières glaciations. D'ailleurs mon chien est américain, un chien maya, représenté sur les poteries maya et les Mayas les mangeaient (ce qui est très vilain de leur part), ils les engraisaient pour les manger. J'ai toujours eu des chiens quand j'étais en Afrique du Nord, d'abord un gros chien qui s'appelait Sultan. Quand mon Sultan est mort, j'ai eu alors un petit chien, que m'avait donné la femme d'un garde forestier. C'était un petit chien des Canaries, un petit chien berbère.

L'autre : Finalement ce sont vos interlocuteurs qui ont eu le plus de mal à se faire à votre présence...

G.T. : Ils s'y sont très vite habitués, apparemment sans aucun problème.

L'autre : Vous ne passiez pas pour une originale quand même ?

G.T. : Pas du tout. J'ai été considérée tout de suite comme quelqu'un de bien élevée, parce que j'avais beaucoup de courtoisie avec eux et eux avec moi. Et puis j'étais l'hôte. À chaque fois que j'arrivais, j'ai été reçue par les grands vieux du lieu et j'étais par conséquent protégée par toute une tribu dans laquelle tout le monde était apparenté.

L'autre : Votre statut de femme n'a pas été une gêne ou un obstacle ?

G.T. : Pour moi aucun, je n'ai jamais eu l'ombre d'un péril, d'aucune sorte et à aucun moment.

L'autre : Vous aviez toute votre érudition et aussi une culture religieuse.

G.T. : Oui, j'avais lu le Coran bien sûr, j'avais lu naturellement l'Évangile...
Je me suis toujours présentée pour ce que j'étais, c'est-à-dire chrétienne.

L'autre : Un autre aspect aussi de votre relation avec les habitants, c'est qu'on vous consultait pour des malheurs...

G.T. : Pour n'importe quoi... Pas tout de suite, mais progressivement, et de plus en plus...

L'autre : Mais pourquoi vous consultait-on comme ça ?

G.T. : Au fond qu'est-ce qu'ils connaissaient des Européens ? Ils connaissaient les médecins, et tous les gens originaires d'Europe avaient des médicaments. Effectivement j'avais des quantités de médicaments contre le paludisme. Je me souviens, en 1939, je me suis trouvée une espèce de patache qui suivait une piste entre A et B, avec ma petite Nizou, la petite chienne que m'avait donnée la femme du garde forestier. La patache est tombée en panne ce qui arrivait régulièrement. On est resté et je me suis trouvée dans ce camion, seule femme avec ma petite Nizou. Lorsque le jour s'est levé, un des deux chauffeurs est parti chercher du secours. Avant son retour, on a vu arriver de loin un groupe d'hommes très solennels, bien habillés et portant des corbeilles et des tas de choses avec eux. Le chef qui était un vieillard avec une grande barbe blanche, a dit : « Nous avons su que tu étais dans le camion et nous avons apporté le déjeuner ». Ils avaient apporté le café et les galettes chaudes pour tous les gens du camion. Il se trouve que le vieux en question avait un petit-fils, et que deux ou trois ans auparavant j'avais acheté chez un pharmacien des petites pastilles rouges, qui étaient des « trucs » sucrés contre le paludisme pour les bébés. Ils remplaçaient les médicaments donnés par l'administration, antipaludéens que les bébés refusaient. J'avais rapporté ça pour ce bébé-là et je les avais remis au grand-père. Et le grand-père en question, trois ans plus tard, apprend que je me trouve dans le camion... et il amène le déjeuner pour tout le camion ! Voilà les mœurs de ce temps-là !

L'autre : Don et contre-don.

G.T. : C'était exactement cela...

L'autre : Vous êtes identifiée comme quelqu'un qui venait voir comment ils vivaient et qui soignait.

G.T. : Je ne sais pas comment j'étais identifiée ; en tout cas j'étais identifiée comme quelqu'un d'inoffensif et j'étais l'hôte des grands vieux, par conséquent protégée par des tribus entières. J'ai été identifiée probablement progressivement. N'oubliez pas que je suis arrivée là-bas dans le courant 34 et que j'en suis repartie en mai 40 !

L'autre : C'était le début de votre histoire avec l'Algérie...

G.T. : Oui, c'est la première tranche. La deuxième tranche se situe entre 1940 et 1945 avec la Résistance. J'ai reçu il y a quelques jours un coup de téléphone sympathique d'un monsieur employé chez Renault, qui m'a dit être le petit-fils de monsieur Taleb. Ce monsieur faisait partie de mon groupe de résistance : c'était lui qui allait visiter de notre part les gens qui cherchaient à s'évader. Ces gens étaient soignés dans les hôpitaux de Paris et de la région parisienne. J'avais un Malgache qui allait visiter les Malgaches, un Algérien qui allait visiter les Algériens. Quand l'un d'eux voulait s'évader, nous le faisons évader avec les groupes de Français. Nous avons commencé comme cela. Au moment du grand exode de juin 40, tous les hommes valides étaient en uniforme militaire et ceux qui n'étaient pas en train de se battre, étaient déjà ou prisonniers de guerre, ou évadés. Et qui les avait fait évader ? Eh bien les femmes puisqu'il n'y avait plus qu'elles et quelques vieillards. À ce moment-là des groupes de résistance ont été fondés par nécessité. Des quantités de gens ont hébergé par force des évadés français. Ne sachant que faire, ils se sont regroupés par petits noyaux, qui ont fini par faire des réseaux. Mais ils ont commencé par être des individus d'abord, des noyaux ensuite, puis des réseaux.

L'autre : L'idée de la résistance s'est imposée à vous très tôt ?

G.T. : Elle s'est imposée exactement le jour, à la minute du discours de Pétain, c'est-à-dire tout de suite, disons vingt-quatre heures avant le discours de De Gaulle.

L'autre : Vous dites que vous avez eu une réaction viscérale...

G.T. : Immédiate. Mais pendant ce temps, tous les hommes comme les femmes pleuraient.

L'autre : Vous dites que la résistance n'aurait pas pu s'organiser s'il n'y avait pas eu ce que vous appelez le tissu de la résistance dans la société française.

G.T. : Tout à fait.

L'autre : Tout le monde n'est pas d'accord avec vous sur cette position-là.

G.T. : Mais ils n'étaient pas là. En réalité, la France a été tout de suite coupée en deux zones et finalement tous les renseignements qu'on a recueillis sont venus de gens de la zone de Vichy.

L'autre : Alors que la majorité des hommes et des femmes pleuraient de désespoir après ce discours qui a sûrement été un moment de grande dépression, vous avez eu une sorte de mouvement contraire.

G.T. : Beaucoup de gens ont agi comme moi... Beaucoup de garçons et même des femmes ont cherché à rejoindre De Gaulle, très vite, des garçons de 17 à 20 ans et des officiers en quantité.

L'autre : Votre réaction immédiate était du patriotisme ?

G.T. : Un refus radical qui était à la fois un sens profond de la patrie mais qui était aussi une connaissance détaillée de ce qu'était le nazisme. J'avais vu le nazisme en Allemagne.

L'autre : Encore une connaissance intellectuelle qui protège...

G.T. : Tout à fait, c'est une connaissance intellectuelle. Mais j'avais d'abord vu la peur des Allemands de Prusse Orientale quand il était question d'Hitler, à la fin de l'année 32 et début 33. Ensuite quand je suis revenue en France en 38, j'ai vu au Musée de l'Homme des quantités d'émigrés allemands, beaucoup juifs mais pas tous. Certains étaient chrétiens ou simplement républicains. Le Dr Rivet leur procurait des petits emplois temporaires avec un salaire qui leur permettait d'avoir des papiers français et l'argent nécessaire pour survivre. Ils étaient des grands témoins de l'oppression nazie. En 38, il y avait déjà eu « la journée des longs couteaux », et le nazisme était déjà très bien perçu en Allemagne.

L'autre : Donc on savait.

G.T. : Oui, on savait, en tout cas moi personnellement je savais ce qu'était le nazisme. On était très éclairés sur le nazisme au cours de Mauss, mais j'ai été aussi éclairée sur Staline. Mauss en 38 était au courant de la grande famine meurtrière organisée en Ukraine par Staline avant 38 très cyniquement. On sait qu'il y a eu alors environ un million de morts de faim. Par conséquent en 1940, j'étais à la fois éclairée sur le nazisme mais aussi sur le stalinisme, et quand j'ai appris dans l'Aurès le pacte germano-soviétique, j'ai pensé qu'il y aurait la guerre dans les quelques semaines qui allaient suivre.

L'autre : Quand êtes-vous rentrée ?

G.T. : Je suis rentrée quand ma quatrième mission se terminait officiellement, donc en mai 40. J'étais restée dans l'Aurès sans voir un seul officiel français en six ans. La première et unique fois que j'en ai vu un, c'était en janvier 40 (montrant une photographie) : l'administrateur Ferré était venu voir dans la montagne s'il y avait des réclamations de la part de la population du sud de l'Ahmar Khaddou. La première phase de mes séjours en Algérie s'étale donc de 34 à 40, mais j'avais auparavant fait la connaissance du nazisme et aussi de la carte européenne car lorsque je suis partie à Königsberg en 1932, j'avais choisi de partir par Prague, où j'avais des amis tchèques. De Prague j'étais allée à Berlin où j'avais rencontré les professeurs d'université de Königsberg, la plupart juifs (j'ai retrouvé leur nom plus tard dans les listes des grands professeurs américains). Ceux-là avaient été sauvés de l'extermination mais il y en eut beaucoup d'autres qui ne l'ont pas été, des milliers, des dizaines de milliers d'autres, des centaines de milliers d'autres. Après cela il y eut la résistance de 40 à 45. Mes documents les plus intéressants avaient été enlevés avec moi. La troisième phase avec l'Algérie commence en novembre 54.

L'autre : Le fil conducteur de votre parcours et de toutes vos expériences semble être votre souci du témoignage...

G.T. : L'intérêt d'une photographie comme celle que vous voyez là-bas : c'est un endroit et un moment, à une seconde près. Ce n'est pas le matin, ce n'est pas le soir, c'est un après-midi, tel jour à telle heure dans tel endroit. C'est excessivement intéressant quand vous êtes en présence de l'histoire, de la regarder avec cette exigence-là, tel jour à telle heure à tel endroit. Je demande toujours cela quand quelqu'un me parle de la guerre d'Algérie ou de la guerre et de la résistance française : quel jour, à quelle heure, à quel endroit ? Parce que si vous racontez cette chose-là, vraie à tel jour à telle heure à tel endroit, elle est fautive tel autre jour au même endroit, ou à tel autre endroit au même jour.

L'autre : Cette importance du témoignage qu'on retrouve effectivement tout au long de votre parcours, peut-on l'appliquer aussi à ce qui s'est passé dans les camps ?

G.T. : Bien entendu.

L'autre : Il y a eu un débat très important sur le fait que quand on rentrait des camps, on ne pouvait pas parler, peut-être parce qu'on avait vécu des choses horribles, mais aussi parce que les autres n'étaient pas ouverts à la parole de ceux qui rentraient. Quelle a été votre expérience et votre position là-dessus ?

G.T. : Quand nous avons été libérées le 23 avril 1945 par la Croix-Rouge suédoise, je me suis alors trouvée en Suède avec l'idée fixe de retrouver des témoins qui avaient vu la mort de ma mère. Ma mère a été assassinée le 2 mars 1945, donc exactement un mois et vingt-trois jours avant notre libération. Ces cinquante-trois jours où j'étais à Ravensbrück, j'avais essayé de retrouver sa trace car nous ne savions rien encore et j'avais cherché des témoins. Quand je me suis trouvée au centre de vacances que les Suédois avaient aménagé en hôpital, j'étais avec trois cents femmes. J'ai donc interrogé une à une les trois cents femmes avant même de rentrer en France et je l'ai fait méthodiquement, c'est-à-dire que j'ai demandé à toutes leur nom bien sûr, leur numéro de camp, à quelle date elles étaient arrivées au camp, qui était avec elles dans leur train, si elles avaient été envoyées en commando, à quelle date, par quel train et avec qui, si elles avaient vu mourir quelqu'un, quel était le nom des mortes qu'elles avaient vues mourir, comment elles étaient mortes... J'ai posé ces questions là aux trois cents femmes qui étaient avec moi à Göteborg. Quand je suis rentrée en France en juillet 45, j'avais donc sur moi la liste complète des trains partis de France avec le nom des femmes qui étaient dans chaque train, simplement en ayant interrogé méthodiquement ces femmes. J'avais cette documentation recueillie avec la pensée de retrouver des

témoins de l'assassinat du groupe de femmes enlevées en même temps que maman. Ensuite, j'ai été à Hambourg où les bourreaux de Ravensbrück étaient jugés par les Anglais et j'ai eu communication des aveux faits à la justice anglaise. Le Docteur Treite et le commandant adjoint du camp ont raconté vraiment tout ce qu'ils avaient vu eux-mêmes. Ce que nous avons de plus sérieux sur l'extermination juive et sur l'extermination en général c'est ce qu'ont dit les SS eux-mêmes, donc les bourreaux.

L'autre : Vous avez retrouvé des traces de ce qui s'était passé pour votre mère ?

G.T. : La seule trace que nous avons, c'est ce que racontaient les bourreaux, qui ont été témoins et acteurs.

L'autre : Quand vous étiez dans le camp vous avez eu le souci d'écrire...

G.T. : Je l'ai eu dès le premier jour, dès l'arrivée au camp et ce n'est pas extraordinaire du tout. N'oubliez pas que j'arrivais d'une société différente que j'avais déjà essayé de dévider de mon mieux, comme on dévide un tricot : de bien la comprendre, et d'abord de la regarder.

L'autre : C'est la même chose ?

G.T. : Oui, c'est la même chose. Quand je me suis trouvée en prison j'ai essayé de voir comment était tricotée la prison et ensuite comment était tricoté le camp, et c'était totalement différent.

L'autre : Mais là, il y avait une hostilité concrète.

G.T. : Oui, bien sûr, au camp surtout. Dans la prison je dirais que les gardiennes de Fresnes toutes allemandes (comme celles de La Santé) étaient visiblement compatissantes avec les prisonnières et au fond terrifiées par leur propre police allemande. La population des gardiens de prison était complètement différente de celle des gardiens dans les camps. Je me souviens de deux incidents : le premier, j'étais à La Santé, une prison immonde, et dégoûtante (j'espère qu'ils ont tué les punaises depuis). Pendant les premiers jours je ne pouvais pas avaler, et je priais les gardiennes de bien vouloir donner ma soupe à une de mes voisines qui pleurait de faim dans la cellule voisine. Et cela tourmentait les gardiennes. Une des gardiennes (nous entendions par la porte) devait partir en congé, et quand le couloir a été vide, elle a précipitamment ouvert mon guichet et m'a vite jeté un livre. Or, j'étais au secret absolu, c'est-à-dire que je n'avais droit ni aux colis, ni aux promenades, ni aux visites bien entendu, ni aux livres : rien. C'est donc en fraude qu'elle m'avait jeté un livre sans importance. Elle ne me connaissait pas.

L'autre : Elle avait compris que vous aviez besoin de choses intellectuelles.

G.T. : Non, elle avait compris que c'était interdit, c'est tout.

La suite de cet entretien est publiée dans *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés* 2004 ; 5(1) « Les mondes de la nuit » : 9-28.